



HAL
open science

Jaojoby et Samoela : les deux grandes figures de la chanson malgache moderne

Bernard Terramorsi, Elie Rajaonarison

► **To cite this version:**

Bernard Terramorsi, Elie Rajaonarison. Jaojoby et Samoela : les deux grandes figures de la chanson malgache moderne. Kabaro, revue internationale des Sciences de l'Homme et des Sociétés, L'Harmattan ; Université de La Réunion, 2004, Diversités et spécificités des musiques traditionnelles de l'Océan Indien, II (2-3), pp.169-206. hal-03484815

HAL Id: hal-03484815

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03484815>

Submitted on 17 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JAOJOBY ET SAMOËLA : LES DEUX GRANDES FIGURES DE LA CHANSON MALGACHE MODERNE

BERNARD TERRAMORSI, ELIE RAJAONARISON
UNIVERSITE DE LA REUNION — UNIVERSITE D'ANTANANARIVO

Jaojoby d'un côté et **Samoëla** de l'autre, sont les deux plus grands chanteurs malgaches actuels, dans une période très riche sur le plan musical, qui voit éclore de nombreux talents : Ninie Doniah, Lego, Mamy Gotso..., on ne peut tous les citer ici¹.

Jaojoby et **Samoëla** sont adulés d'un bout à l'autre de la Grande Île, et ils s'inscrivent dans des genres musicaux différents : le *salegy* pour Jaojoby, originaire du Nord de Madagascar, et la chanson à texte, la poésie urbaine, pour Samoëla, originaire d'Antananarivo. Les paroles de leurs chansons sont connues de tous, leurs concerts sont l'occasion de grandes fêtes populaires. Une très forte complicité les unit à leur public.

¹ Ces deux entretiens ont été réalisés en décembre 1999 à Antananarivo par Bernard Terramorsi, Maître de Conférences de Littérature comparée à l'Université de la Réunion ; et Elie Rajaonarison, Maître de Conférences d'Ethnologie à l'Université d'Antananarivo, entretiens retranscrits par Lalaosoa Caniguy-Ratsimba, doctorante à l'Université de La Réunion. On a essayé de conserver le plus possible le ton oral de ces conversations amicales.

JAOJOBY OU LA REVOLUTION SALEGY

B. Terramorsi : *Le public et les médias vous ont décerné le titre mérité de Roi du salegy. Pouvez-vous expliquer pour le public qui ne connaît pas ou peu la culture malgache, ce qu'est le salegy ?*

Jaojoby : Oui premièrement, le Roi, c'est le plus fort... Mais moi, je ne suis pas le plus fort en *salegy*. Peut-être je suis le plus connu, je ne sais pas. Ils ont dit le " Roi du salegy ", enfin... Le Roi peut aussi mourir et vive le Roi ! [rire]. Le *salegy* c'est la danse et la musique, je crois la plus populaire de Madagascar.

B. Terramorsi : *Et ce fut toujours comme ça ? j'ai l'impression que le salegy devient actuellement la musique nationale à Madagascar, alors que d'autres musiques ont du mal à s'exporter hors de leurs régions d'origine. Je me trompe peut-être ?*

Jaojoby : Non, non. Enfin, on a commencé à parler du *salegy* dans les années 60 et peut-être bien avant. Mais au niveau discographie, les premiers disques de *salegy* sont sortis fin 60-début 70. Sur ce, notre aîné Freddy Ranarison a sorti le premier disque chez Discomad. Il est décédé ce matin à 7 h. Il est mort d'un ulcère de l'estomac, on me l'a dit ce matin vers midi.

B. Terramorsi : *Il était originaire de Diégo ?*

Jaojoby : Non, d'Antananarivo. C'était un guitariste. A une époque, il faisait des choses instrumentales qu'on appelle le *salegy*. Au niveau discographie, je l'ai dit, c'est les années 60-70, c'était le début instrumental avec la guitare électrique comme l'a fait notre ami Freddy Ranarison, ou bien avec l'accordéon. Il y avait un groupe de Tamatave ou de la côte Est, *Valoalo*, qui faisait de l'accordéon. C'est un rythme considéré comme une variante du *salegy* ; des titres que Freddy exécutait avec sa guitare — comme *Viavy raozy* —, on l'appelle *basesa* aujourd'hui, mais à l'époque on l'appelait *salegy*. Et puis dans les années 70 arrivent les chanteurs de notre génération. On a amené plus de textes sur la musique.

B. Terramorsi : *C'est dire que les textes ont évolué depuis les années 70 ?*

Jaojoby : Eh bien, ce n'est pas les mêmes textes, certainement pas. Mais avant, les premiers musiciens qui ont joué ce qu'on appelle le *salegy*, créaient des versions plus ou moins instrumentales. Les artistes de notre génération,

des villes, appellent même le *salegy*, musique de la ville ; mais il se trouve que le *salegy* c'est aussi une musique de la campagne.

B. Terramorsi : *Au début donc, le salegy était plus instrumental que vocal, il n'y avait pas de textes dessus ? C'est ça ?*

Jaojoby : Oui, les premiers disques du *salegy* étaient instrumentaux. Il y avait nos groupes de Diégo : *Los Matadores*, *Les Requins*, *Vikings de Nosy-be*, ils faisaient du *salegy* avec l'orgue. C'était après les années 70.

B. Terramorsi : *Donc, c'est à partir des années 80 que le salegy devient en plus une musique à texte ?*

Jaojoby : Ah oui. Ceci dit, les parents du *salegy*, ou le *salegy* à l'état acoustique, ce sont ces chants traditionnels que les théoriciens appellent à "mesure six-huit". Si nous aujourd'hui, nous chantions *a capela*, nos aînés chantaient aussi de cette façon. Ces chanteurs traditionnels avaient beaucoup de textes mais ils ne les ont pas écrits. C'était dans leur tête et ils pouvaient parler pendant des heures et des heures.

B. Terramorsi : *C'était improvisé ?*

Jaojoby : Oui, et de concerts en concerts, ils improvisaient des notes, des paroles...

B. Terramorsi : *Donc à partir des années 80, le salegy met plus en avant les paroles ?*

Jaojoby : Mais ça n'était pas du *salegy* sauf quand ces artistes ou chanteurs traditionnels étaient accompagnés des instruments, par exemple, l'accordéon. Dès l'arrivée de l'accordéon sur la Grande Île (tout à l'heure, je demanderai à maître Elie Rajaonarison de rectifier) avec les Européens au XVII^e siècle ; eh bien, les artistes s'en sont emparés, et ils ont adopté l'accordéon comme instrument traditionnel malgache. On a commencé à jouer ces chants traditionnels à "mesure six-huit" avec un instrument occidental comme l'accordéon. On commençait déjà à parler du *salegy*, et ça, c'était bien avant les années 60.

B. Terramorsi : *Si je comprends bien, le salegy n'est pas arrivé d'un coup comme ça. C'est une évolution qui a construit le salegy ?*

Jaojoby : Oui c'est arrivé petit à petit, et là j'aimerais connaître moi-même les origines du *Salegy*. Je demanderai encore à Maître Elie Rajaonarison de rectifier tout à l'heure.

E. Rajaonarison : *C'est moi qui vais te poser des questions maintenant. Moi, je vais m'abreuver à la source et aux sources parce que tu es plusieurs sources à la fois. Ce que j'aimerais demander à Jaojoby c'est que, quand tu parles de salegy à l'origine, c'est-à-dire dans les villages, tu disais tout à l'heure que c'est chanter a capela : donc aucun instrument d'accompagnement, hormis les battements des mains peut-être ?*

Jaojoby : Enfin, il y avait aussi le *valiba*, le *faray*.

E. Rajaonarison : *Est-ce que ce salegy accompagné de valiba et de faray, donc a capela, avait des textes ? De quoi parlaient ces textes ? Tu dis qu'il y avait des textes.*

Jaojoby : Ils ne l'appelaient pas encore *salegy*. Ils ajoutaient le nom de l'ethnie qui le faisait, c'est-à-dire, le chant traditionnel à " mesure six-huit ". Par exemple : *Osiky tsimibety, antsan'ny sakalava, hira merina.*

E. Rajaonarison : *pour les Merina c'est le hira merina, pour les Sakalava, osiky tsimibety ?*

Jaojoby : Si c'est les *Sakalava*, c'est le *Antsan'ny sakalava*.

E. Rajaonarison : *Mais le terme salegy est utilisé à partir de quel moment alors ?*

Jaojoby : Quand on a exécuté ces chants traditionnels à l'aide des instruments d'accompagnement, comme l'accordéon, l'orgue, la batterie, et plus tard la guitare électrique.

E. Rajaonarison : *quelle est la relation entre antsa et ôsika, et puis aussi le sigôma, un genre de musique du Nord ?*

Jaojoby : Le *sigôma*, c'est aussi à " mesure six-huit ".

E. Rajaonarison : *Quelle est la différence alors avec le salegy ?*

Jaojoby : Eh bien, le *salegy* est malgache tandis que le *sigôma* est africain. Je ne nie pas que nous sommes Africains.

E. Rajaonarison : *Le salegy est beaucoup plus local, beaucoup plus malgache, autochtone ?*

Jaojoby : Le *salegy* est malgache, le *sigôma* c'est africain.

E. Rajaonarison : *Est-ce que c'est chanté dans le Nord, dans la région où le salegy est Roi ? Le sigôma aussi, il y a des gens qui chantent ça, je pense ?*

Jaojoby : Eh oui, mais ça nous ramène aux origines, c'est pour ça que j'ai demandé tout à l'heure l'intervention du Professeur d'histoire que vous êtes.

E. Rajaonarison : *Je ne connais pas ça du tout...* [rire]

Jaojoby : Nos ancêtres qui sont venus d'Afrique, d'Asie et d'Arabie sont arrivés dans la Grande Île avec leurs cultures. Il y avait un mélange bien malaxé, même avant d'atteindre notre île. Mais il y avait de commun ce rythme " six-huit ", qui est d'ailleurs joué en Arabie, en Afrique, en Asie, en Orient jusqu'en Azerbaïdjan. Donc, ils ont développé ce folklore musical à travers la vie quotidienne. Quand il y a une naissance, ils font la fête. Ils jouent de la musique quand il y a une circoncision, un mariage, un enterrement. Ils jouent de la musique au tambour ; ils dansent entre-temps, d'autres à côté pleurent. Cela a aussi lieu lors du culte des ancêtres. On vénère nos morts, il y en a même qui reviennent posséder des vivants, causer avec les vivants.

B. Terramorsi : *C'est le " tromba " ?*

Jaojoby : Oui, oui. Je crois que le Malgache, en pratiquant sa religion, il chante. Que ce soit des prières ou... On peut prendre ici l'exemple de l'ethnie *Sakalava*, ce sont des gens qui ont beaucoup travaillé le *salegy*. Il y a aussi le *antsabe*, et c'est long. Des fois, on implore le pardon, des fois on demande assistance à Dieu, aux ancêtres. Et puis il y a aussi des chants, par exemple le *goma* ; pour aller jouer au *morengy* — c'est la boxe malgache traditionnelle —, ils le chantent en marchant.

B. Terramorsi : *Donc le salegy est né de tous ces moments forts de la vie quotidienne et culturelle.*

Jaojoby : Oui bien sûr. Il y a aussi d'autres rythmes traditionnels, d'autres chants traditionnels à mesure " quatre-quatre ", par exemple. Mais là, nous parlons de *salegy*. Il se trouve que sur tout le territoire de Madagascar, les différentes ethnies jouent du *salegy*. Par exemple à l'Est, ils l'appellent *basesa*, mais c'est la même chose bien sûr. Dans le Sud, ils ne l'appellent pas *salegy*, et pourtant les *Veçô* de Tuléar, les *Antandroy*, ils jouent de la musique pareille à celle des ancêtres du *salegy*, avec le *marovany*, *valiba*, accordéon. Ils appellent ça *jibé*. C'est la même chose. Mon ami Elie Rajaonarison peut le confirmer.

E. Rajaonarison : *Justement pour abonder dans ce sens, pour infirmer ou confirmer, est-ce que le malesa peut être assimilé au salegy ?*

Jaojoby : Oui, on y est. C'est la sœur ou le frère du salegy. La mesure rythmique c'est pareil , c'est du " six-huit ".

E. Rajaonarison : *C'est Tianjama le maître. Et le tsapiky aussi, donc le minotsika, tu penses que c'est pareil que le salegy ?*

Jaojoby : Non. Le tsapiky c'est du " quatre-quatre ", mais il y a le rythme jibé.

E. Rajaonarison : *Et le jibé peut être assimilé au salegy ? en définitive, d'après toi, tout ce qui est " six-huit ", peut-être assimilé au salegy : basesa, jibé, malesa, et tout ce qui est " quatre-quatre " n'est pas du salegy. Donc, c'est une question de mesure ?*

Jaojoby : Oui, oui, de mesure rythmique.

B. Terramorsi : *Le premier élément de définition, c'est donc ça, c'est intéressant.*

E. Rajaonarison : *L'autre élément de définition c'est donc à partir des antsa, antsabe parce que ça revient souvent dans tes réponses ? Justement, quand j'écoute la musique de Ninie, ça me semble assez loin de ce que toi tu fais. C'est du salegy, je ressens que c'est du salegy. Mais à mon avis, il y a beaucoup plus de antsa par rapport à ce que toi tu chantes.*

Jaojoby : Ah oui. Nous, on peut interpréter les grands chants traditionnels qui sont beaux, mais on crée aussi, nous qui avons du talent, enfin... [rire]

E. Rajaonarison : *Ce que fait Ninie est donc encore du salegy ?*

Jaojoby : Oui, parce que c'est à partir du antsa.

E. Rajaonarison : *Mais elle ne s'écarte pas trop des racines. C'est ça la différence avec toi. Toi, tu crées, tu interprètes des textes.*

Jaojoby : J'interprète aussi les grands chants traditionnels comme *Lehidama* de Volazara. J'ai interprété à ma façon *Bonamanilo*.

E. Rajaonarison : *Bonamanilo, c'est du salegy, c'est du antsa ?*

Jaojoby : Quand j'ai parlé de culte des ancêtres, il y a des prières. C'est un

peu plus lent, mélancolique ; *Bonamano* est dedans, c'est pour demander pardon.

E. Rajaonarison : *Et c'est du salegy ?*

Jaojoby : Oui, c'est du *salegy*.

E. Rajaonarison : *Antsa, c'est religieux, c'est lent, c'est langoureux. Le salegy, c'est une danse. Donc, ça doit être une danse langoureuse alors que l'on croit souvent que le salegy, c'est une danse trépidante.*

Jaojoby : Oui, nous savons qu'il y a plusieurs façons de danser le *salegy*. Premièrement, c'est libre. Il suffit une fois de marcher sur le tempo et en haut, on fait ce que l'on veut, à une, à deux ou à trois personnes. Mais ça ne vient pas seulement du *antsa*. Eh bien, c'est une question de dialecte. Dans le pays *Tsimihety*, on dit *ôsika*, mais ça veut dire chant. Les *Sakalava* disent *antsa*, ça veut dire chant ou *hira*. C'est la même chose. Ce sont en fait nos collègues de la radio qui ont fait des enregistrements. En fait, j'ai travaillé pendant une dizaine d'années à la radio nationale malgache, et j'avais accès aux documents sonores.

E. Rajaonarison : *Et c'est toi dans le Bemarivo ? Parce que il faut revenir là. Il y avait beaucoup de antsa. Est-ce que dans ton enfance, tu as baigné dedans ?*

Jaojoby : En fait, dans mon village natal à Amboanjobe, donc Sambava, Andapa, Antalaha, la civilisation est plutôt *betsimisaraka*, *sakalava*, *tsimihety*. C'est seulement plus tard, dans les années 80 qu'il y eut aussi l'influence *antakarana*.

E. Rajaonarison : *Donc, c'était plutôt basesa et ôsika ?*

Jaojoby : Non, d'ailleurs à Fénérive-Est, il y a encore du *basesa*, mais à Mananara, Maroantsetra, ils font du *salegy* puisque la civilisation comme j'ai dit *antakarana* ou *sakalava* est déjà proche du *betsimisaraka* et du *tsimihety*. Et nous-mêmes, on ne disait pas *antsa*. On disait *ôsika*. Mais c'est la même chose. Le titre que j'ai enregistré, "*pull-over mena*", est un chant de ma région Bemarivo, à Sambava : c'est du *salegy*. Moi, je parle des *Sakalava* qui ont beaucoup fait pour le *salegy*, ils sont plutôt de l'Ouest, du Sud-Ouest, tout l'Ouest jusqu'au Nord. Même si les hommes se sont déplacés durant des siècles, même s'il y a eu des mélanges, on a quand même en commun ce rythme "six-huit". On le rencontre à Tana et dans le Nord (Majunga, Diégo).

Nous sommes forts là-dedans. Nous l'appelons *salegy*, à Fianarantsoa ils appellent ça "*rija betsileo*", et c'est le même rythme.

B. Terramorsi : *Le même ?*

Jaojoby : Ah oui. Quand on joue à la batterie, on joue la même chose dans le Sud. D'Gary adopte aussi le même rythme. Il a d'ailleurs plusieurs beaux titres. Avec sa guitare, si vous écoutez la batterie qui accompagne la "charlie", puisque ça joue un rôle important, c'est la même chose. On a en commun ce rythme.

B. Terramorsi : *Le mot salegy, on peut le traduire en français ?*

Jaojoby : Non.

B. Terramorsi : *C'est intraduisible ?*

Jaojoby : Ah oui. Il y a les chercheurs qui disent que le mot serait d'origine indonésienne "*saleg*". Je te demande encore d'infirmer ou de confirmer. Mais c'est ton élève maître qui nous a dit ça. C'est Lava.

E. Rajaonarison : *Ab ! Ab ! Ab !*

Jaojoby : En fait, il est le maire de notre village natal.

E. Rajaonarison : *Maintenant ?*

Jaojoby : Oui, c'est officieux.

B. Terramorsi : *Tu vois ce que deviennent tes élèves ?*

Jaojoby : A Amboahangibe, il a été élu maire.

E. Rajaonarison : *Merci de l'avoir élu.*

Jaojoby : Il a joué dans mon groupe. Il est historien.

B. Terramorsi : *Et donc le mot salegy serait bien intraduisible ?*

Jaojoby : C'est lui qui m'a dit un jour que ça venait du terme indonésien "*saleg*". Qu'est-ce que ça veut dire, je ne sais pas. Donc, on ne peut pas traduire ça en français.

B. Terramorsi : *Est-ce qu'il y a une sorte de conception de la vie, de vision du monde*

qui passe dans le salegy, comme c'est le cas dans le reggae ; une conception malgache du monde qui favoriserait peut-être cette espèce d'unité nationale qui se fait à Madagascar autour du salegy ?

Jaojoby : Ah oui, il y a une philosophie. Le *fbavanana* [l'union fait la force], ça se retrouve dans le *salegy*. Cela peut aussi raconter l'histoire banale d'un coq du village, ou la vie des jeunes : une belle fille qui a ému le chanteur...

B. Terramorsi : *On parle plutôt d'amour ou de mort dans le salegy ?*

Jaojoby : Disons d'amour, ah oui ! [rire]

B. Terramorsi : *On y célèbre d'abord la chance, le plaisir d'être en vie, je pense à ta fameuse chanson qui traduit cette aspiration, ce souffle, Mbola velona : " Miabina, mbola velona ô ia/ Miabina havako aby/ Miabina arô zalahy aby e... " ; ton message, c'est qu'il faut jouir pleinement de la vie : " Atsika jiaby ndôsiko volana eto/ Mifalia ry havako aby "...*

Jaojoby : Ah oui, puisque le *salegy* est avant tout fait pour danser. C'est de la danse mais ce n'est pas le slow... Et donc, c'est chanter l'amour, et pourquoi pas la vie sociale ? Il y en a qui le font peut-être, mais moi non. Il y en a même qui font des chansons engagées parmi mes collègues malgaches.

B. Terramorsi : *Il est possible que le salegy soit une musique engagée ?*

Jaojoby : Le *salegy* pour moi c'est essentiellement ce chant malgache à mesure " six-huit " exécuté à l'aide des instruments modernes. Ensuite, le poète ou tout orateur peut mettre les textes qu'il veut sur la musique.

B. Terramorsi : *En principe, dans tes textes, tu parles plutôt des joies de la vie quotidienne ou bien des problèmes sociaux ?*

Jaojoby : Oui, je parle des joies de la vie quotidienne, de la beauté des femmes, de la vie... : mes paroles, c'est surtout ça. Il y a aussi la protection de l'environnement. J'ai une dizaine de titres qui sensibilisent les gens au problème de la déforestation. Pour le reste, je chante l'amour, l'histoire d'amour, on l'a dit. Je peux reprendre quelques chants traditionnels. Mais à ce propos, je vais revenir un peu en arrière.

B. Terramorsi : *Oui, je t'en prie...*

Jaojoby : Quand notre ami Elie Rajaonarison a posé des questions sur les textes des chanteurs traditionnels, quand j'ai dit que le titre de Roi me gênait

et que je n'étais pas le plus fort... : là je voulais dire que ce sont les chanteurs traditionnels, ceux qui sont restés chez eux en brousse et qui n'ont pas la chance de chanter au micro, qui sont les plus forts. Ils ont de nombreux poèmes, des textes intarissables. Quand ils chantent, ils improvisent. La musique est bonne, les mots coulent comme l'eau d'une source. Tu arrives comme ça, et ils te chantent une chanson.

B. Terramorsi : *Il y a vraiment un enracinement populaire très fort du salegy qui est la musique des ancêtres, des aînés du village, de la communauté ?*

Jaojoby : Oui, parce que ces chanteurs traditionnels s'expriment sur tout le territoire. C'est malgache, et les jeunes comme nous, nous jouons ça un peu plus fort, avec la guitare électrique et l'accordéon. Les Malgaches ont ça dans leur inconscient. On a beau se dire que les danseurs de Madagascar aiment le *rap* ou le *reggae*... ; mais nous quand on anime une soirée, quand on fait danser avec le *salegy*, il y a des gens qui sont vraiment en extase.

B. Terramorsi : *Oui, j'en ai été témoin et c'est très impressionnant.*

Jaojoby : Oui, on aime ça !... Je dirais presque que tous les Malgaches, ils aiment ça ; et d'ailleurs, on a fait une tournée dans tout le pays : ils aiment tous ça.

B. Terramorsi : *Ce qui fascine effectivement l'étranger, c'est l'effet du salegy sur l'auditoire, sur la foule qui entre peu à peu dans un état de transe collective. Et cette ivresse gagne vite le vazaha. Les gens prennent du plaisir...*

Jaojoby : Oui, la transe y est quoi !...

E. Rajaonarison : *Ce n'est pas pour insister sur ce point que tu as soulevé au début, cette paternité ou maternité du antsa ? C'est le antsa qui est, à mon avis, en grande partie responsable de cet aspect rituel du salegy. La transe, vient de cette spiritualité du antsa. Et on aura beau mettre tous les décibels que l'on veut, à partir du moment où il y a cette spiritualité, ça rejaillit sur les gens.*

B. Terramorsi : *Y-a-t-il a un mot en malgache pour dire cet état extatique durant la danse ?*

Jaojoby : Cette transe, ça se rapproche de la possession !

B. Terramorsi : *On peut parler de " tromba " ? Mais ici ce n'est pas une séance de tromba proprement dite, c'est un concert (qui y fait signe...) : y-a-t-il un mot pour désigner cette transe collective produite par une musique, en dehors de tout cadre*

religieux ou sacré ?

Jaojoby : Eh bien ...

E Rajaonarison : *Oui, c'est un état qui est proche du tromba...*

B. Terramorsi : *Mais ce n'est pas le tromba...*

E. Rajaonarison : *Disons " lasam-borona, lasa fanahy, lasa vinany "...*

Jaojoby : *" Mirevy be ", " Ansikey ", ça c'est le Malgache de Diégo. C'est la jouissance...*

E. Rajaonarison : *A Tana, on dira " lasa ", il est parti ; " efa tena lasa mibitsy ", il est vraiment parti, il est ailleurs. " Niainga " : il est transformé, transcendé.*

B. Terramorsi : *En français, on dit " enthousiaste ". A l'origine, en grec, le mot (entheos) désigne un transport divin, une possession surnaturelle. Expérience provoquée jadis par une musique appropriée. Les joueurs de salegy, et toi en tête, vous avez conservé le savoir et la pratique de cette musique panique, de ce transport.*

E. Rajaonarison : *Oui : " Lasa izy ".*

Jaojoby : *Et le rythme est propre à tous les Malgaches même s'ils n'appellent pas ça tous salegy.*

B. Terramorsi : *Quelle est ta particularité par rapport à tes collègues artistes ? On a cité Ninie, on peut citer Lego, Bilo...*

E. Rajaonarison : *Tianjama ?*

Jaojoby : *Dans mon village natal, on est artiste et je crois en ça. Déjà enfant, moi j'aimais chanter. Au clair de lune quand on se retrouvait entre nous, on chantait. Dans la paroisse catholique de mon village, on chantait. Et à l'âge de 15 ans, en 1970, arrivé à Diégo pour les études secondaires, j'ai commencé à m'emparer d'un micro. On montait sur scène, il y avait un orchestre derrière moi. Et là, ce n'était plus les cantiques, j'interprétais les chansons du monde : Percy Ledge, Ottis Redding, James Brown, la mode quoi... De 72 à 75, j'étais chanteur dans les boîtes de nuit avec *Los Matadores*. On faisait danser les militaires et les riches Malgaches. On commençait déjà à exécuter les chants traditionnels à mesure " six-huit " accompagnés de l'ensemble. J'interprétais les chanteurs du monde que j'aimais et on commençait déjà à jouer du salegy. Les chants que j'interprétais*

avec les camarades de mon village natal accompagnés de mon orchestre — comme “ *pull-over mena* ” sorti sur 45 tours dans les années 70 —, ça fait partie de ma particularité. Après, on a fait danser des Malgaches en 1975. Et moi, j’ai quitté les boîtes de nuit, le *Singony* avec *Los Matadores*, avec une jeune formation : *Les Players*. C’est avec eux d’ailleurs que j’ai enregistré mes premiers 45 tours.

B. Terramorsi : *C’est en quelle année le premier enregistrement ?*

Jaojoby : En 76, chez Discomad. Donc avec *Les Players*, on allait à Ambilobe, dans les campagnes. Des fois il n’y avait pas d’électricité, on emmenait notre groupe électrogène, on érigeait des barrages, on dansait sous le ciel ; et quand il y avait l’orage, des devins pouvaient arrêter ça... Il faut que tu le voies pour le croire. Moi, je l’ai vu une fois ...

B. Terramorsi : *Des devins ont arrêté la pluie pour que tu puisses faire ton concert ?*

Jaojoby : Ah oui..., mais ce n’est pas seulement avec mon groupe mais avec tout le monde. Oui, il y a des devins qui font ça.

B. Terramorsi : *C’est pour ça que tu es le Roi du salegy parce que les devins sont avec toi [rire] ?*

Jaojoby : Ca, c’est quand on parlera de l’*ombiasy* ou de l’animisme malgache.

B. Terramorsi : *Dans les années 70, tu parcourais les provinces ?*

Jaojoby : Oui, de mes vingt ans jusqu’à mes trente ans. Et les clients, c’était des Malgaches. Et au répertoire on a plus ou moins abandonné le *paso doble*, le *tango*, la valse. Bien sûr, on en jouait encore un peu. On mettait du *oatsaoatsa* africain, beaucoup de *salegy*, du *sigôma* qui est certainement le cousin du *salegy*. C’est africain mais on l’a fait nôtre. Cela a développé le *salegy*. Comme clients, on avait des Français aussi. Nous voilà en 80, pour revenir à la question de mon style, ma particularité c’est ma voix. Après avoir fait le *rhythm and blues*, je suis retourné à ma musique. J’ai quand même appris à crier (avec James Brown et compagnie) et pleurer aussi. Je ne peux pas dire que j’ai eu une enfance très heureuse, une enfance normale. Et puis, j’aime le *salegy*. C’est ma musique. J’ai vu que mes amis aiment ça, les Malgaches aiment ça, les enfants de la terre commencent à aimer ça tous, Dieu merci ! Eh bien ça m’a motivé. Et tout à l’heure j’ai dit, ce sont les grands chanteurs traditionnels, les chanteuses traditionnelles qui sont les

plus forts, plus forts que le Roi. J'ai toujours écouté avec attention ce que font ces chanteurs traditionnels. Et moi-même, je suis traditionnel. J'ai trente ans de scène (je peux me vanter un peu), j'écris, donc c'est ça qui fait ma particularité. Au niveau des musiciens, je suis bien entouré. Les musiciens : le batteur, le bassiste, le guitariste, sont forts, et donc c'est ça qui fait mon originalité. Je crois aussi que je suis communicatif. J'ai fait de la radio, j'ai fait du journalisme et j'ai aussi l'habitude de la scène. En 1975, j'étais déjà une star dans le Nord, à Diégo.

En 1980, je suis venu à Tana pour mes études universitaires. Un an après, je me suis trouvé à chanter au Hilton, avec des grands musiciens de Tananarive : un certain Henri Rajaobelina, Rajery Jean, Solo qui chante "*Ny hasambarana*", Elysée à la batterie, il y en a quelques-uns qui se trouvent à Maurice, à la Réunion, en France, comme Datita Rabeson, Isabelle Rabaraona. J'ai joué avec les grands musiciens de Tananarive début 80 : mais dans les boîtes de nuit, le public ne me connaissait pas. En même temps, j'ai travaillé à la radio qui se trouve à côté. Je n'avais qu'à traverser. J'ai suivi la filière sociologie à l'université, à Ankatso, et quand j'avais du temps, j'assistais au cours...

En tant que journaliste d'Etat, j'ai été affecté à Diégo pour diriger un service provincial de 1984 à 1988. J'ai mis la musique en veilleuse. En 1988, j'étais réaffecté à Tananarive, à la radio. Moi, le Roi du *salegy*, j'ai enregistré une compilation en 87, d'où sont sortis "*Amy zaka tiana*", "*Samy mandeha samy mitady*", "*Taratasy maitso*", "*Tsy zanaka mpanarivo*". Ces chansons étaient devenues des tubes en 1988. Et le fonctionnaire que j'étais, était aussi l'artiste que la capitale accueillait. J'ai commencé à faire des concerts dans les stades, dans les salles. Fin 89, je commençais à aller à Paris et ça ne s'est plus arrêté.

B. Terramorsi : *Toujours pour essayer de définir ta particularité ; en quoi tes textes sont-ils différents de ceux des autres chanteurs de salegy ?*

Jaojoby : Nous chantons tous l'amour. Il y a pas mal d'intellectuels qui écrivent, mais il y en a aussi qui n'ont pas eu la chance d'aller à l'université, ni au lycée, tout ça entre en jeu. Et je crois que ce qui fait ma spécialité, je le redis, c'est ma voix. Moi-même, je la qualifie de voix d'acier. Il y en a qui ont la voix d'or, mais la mienne, c'est la voix d'acier. Je crois que pour faire danser, il faut crier. Ce n'est pas vraiment crier mais élever la voix, car ça frappe mieux le public, ça le pousse mieux à danser. D'ailleurs, quand il y a la joie on élève la voix. Chanter bas, souvent ça n'insuffle rien. Oui, mon originalité, c'est peut-être ça.

B. Terramorsi : *C'est toi qui composes toutes tes chansons ?*

Jaojoby : Oui, oui, en majeure partie. C'est moi qui écris les textes, qui choisis

les paroles, qui crée la musique et qui m'occupe de l'arrangement. C'est l'embellissement que font mes camarades.

E. Rajaonarison : *Est-ce que tu as un répertoire pour le public malgache ; et un autre répertoire quand tu vas à l'extérieur ? Ou bien, est-ce que c'est le même répertoire ?*

Jojoby : Oui, c'est à peu près le même. Et d'ailleurs si à Madagascar, nous aimons le *salegy*, le *malesa*, nos rythmes préférés ; eh bien les étrangers, ils aiment ça aussi. C'est ce qu'ils attendent de nous. A l'étranger, dans les festivals, on joue du *salegy*. On essaye de faire mieux, et comme là-bas, on ne joue que pendant une heure ou deux heures de temps alors si on a une cinquantaine de titres, là c'est du concentré, et il faut qu'on choisisse.

B. Terramorsi : *Le salegy n'est pas encore connu en Europe, malgré la mode actuelle pour la world music, ou la musique ethnique...*

Jojoby : Oui, même Jojoby, il n'y a que les mélomanes et les avertis qui le connaissent. Pour les gens qui sont là, nous, c'est la surprise. Alors, c'est au troisième morceau qu'on commence à bouger, par exemple à Reading près de Londres, lors du *Womad Festival*, ou à Berlin en 1996, lors des festivals *Sinbad* et *Highmacland*, on jouait que du *salegy* pendant cinq soirs. Les Européens qui sont venus le premier jour sont revenus à chaque fois et ils ont emmené leurs enfants à la fin. Ils ont crié, ils ont dansé. A Reading ou à Womad, on a eu un bis. On était déjà dans notre loge quand le public nous a dit : " revenez ". J'étais content parce que dans un festival, tu peux passer inaperçu. Chaque fois qu'on fait un concert, les gens qui nous connaissent déjà ou ceux qui viennent de nous découvrir, eh bien on a bien vu qu'ils entrent dans l'eau, ils se baignent dans le *salegy* : eh bien, ça fait notre joie...

E. Rajaonarison : *Quand tu te produis dans ces festivals, tu es là Jojoby emmenant le salegy de Madagascar, dans quel état d'esprit tu te présentes ? C'est l'artiste qui est là ou bien c'est l'ambassadeur du pays qui est là, ou bien c'est l'ambassadeur du salegy qui est là ?*

Jaojoby : C'est le "salegyman" qui est là. C'est aussi le Malgache conscient. Oui, là où on ne connaît pas Madagascar, on donne des explications ou même je fais un résumé de mes textes, pour partager un peu. Je parle français, je parle anglais, je me débrouille en allemand, j'essaye de communiquer.

E. Rajaonarison : *Justement par rapport à cela, dans le salegy quelque part aussi, surtout quand je regarde tes textes, il y a beaucoup d'engagement. Jaojoby s'engage dans la lutte contre la désertification. On n'est pas encore arrivé à ce stade, mais il y a les gens qui coupent les arbres, qui incendient partout.*

Jaojoby : On est déjà presque devant un désert mon ami !

E. Rajaonarison : *Et Jaojoby à l'étranger, qui se présente sur scène, tu l'as bien dit le Malgache conscient, qui présente son pays. Quand tu reviens au pays, est-ce qu'il n'y a pas une espèce de déception par rapport au fait que les gens ne t'accueillent pas comme un héros...*

Jaojoby : Tu m'excuses, je ne fais de reproches à personne. Je fais des reproches à moi-même. Car, parfois quand je rentre d'une tournée, je ne vais même pas chez mes amis journalistes, or c'est mon devoir, c'est à moi de venir à eux. Je ne sais pas si c'est de la modestie ou de l'égoïsme, je ne sais pas. Donc, je ne fais de reproche à personne, ceci dit, j'ai été quand même élu artiste de l'année 1998. On a fait l'élection cette année, ça c'est quand même une reconnaissance de mes compatriotes, de la presse.

E. Rajaonarison : *Est-ce que tu penses que tu as déjà tout donné, ou bien est-ce qu'il y a encore à faire, qu'est-ce que tu projettes ?*

Jaojoby : Pour moi, d'abord, il faut que je continue, plaise au ciel que j'aie une bonne santé. Il faut que je continue pour gagner ma vie et celle de ma famille. Moi, je suis fils de paysans et je suis parti de rien. J'ai beaucoup d'enfants, donc il faut que je travaille. Il faut que je gagne de l'argent. Je continue puisque nous faisons la *révolution salegy* sur cette planète !

Il n'y a pas de raison que le *salegy* ne soit pas populaire dans le monde, ne soit pas vendu comme les autres musiques. Excusez-moi quand je parle de vente car dans la culture il y a des valeurs qui ne sont pas à vendre ; mais il faut que le *salegy* arrive à dépasser nos frontières ! Nous sommes plusieurs à continuer la révolution du *salegy* et on avance petit à petit. En France, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, au Portugal, au Québec, à Abidjan, dans toutes les îles de l'Océan Indien ; le public qui nous regarde sait maintenant ce que c'est le *salegy*. Ils sont des milliers, mais ce n'est pas

encore le grand succès.

E. Rajaonarison : *Ce que tu entends par mener la révolution salegy, c'est que tu comptes ou vous comptez mener le salegy au niveau d'une musique comme le reggae ?*

Jaojoby : Oui, oui. C'est l'aîné le *reggae*. Enfin, faire connaître le *salegy* dans le monde entier, faire connaître la musique de Madagascar, faire danser le monde.

E. Rajaonarison : *au rythme salegy ?*

Jaojoby : Oui, bien sûr. Il y a la barrière de la langue, mais il y a quand même les notes qui parlent elles-mêmes.

E. Rajaonarison : *Quand tu disais tout à l'heure que tu n'es pas le seul dans ce combat, tu penses à qui ?*

Jaojoby : Il y a Mily Clément, Bilo, Tianjama, Ninie. Il y a Lego avec son style à lui, il y a Justin Valiha qui est établi en Europe maintenant. Il y a Régis Gizavo, tous les musiciens malgaches qui peuvent jouer ce rythme "six-huit" bien malgache qui est le *salegy* ou le cousin, ou la sœur du *salegy*. Et si nous arrivons à séduire les enfants de la terre, eh bien, le *salegy* sera notre fierté.

E. Rajaonarison : *Je vais poser aussi une question par rapport à tes enfants parce qu'on parle beaucoup de Jaojoby juniors ces derniers temps. Tu as légué le salegy à tes enfants ? Est-ce que ça veut dire que le père va se retirer alors que tu disais tout à l'heure, non je continue encore le combat ?*

Jaojoby : Ah non, je ne me retirerai pas !

E. Rajaonarison : *Moi, je pose la question en tant que Malgache. Tu vois, en tant que Malgache, quand tu donnes le flambeau à ton fils ou à tes enfants, c'est que tu te retires.*

Jaojoby : Je te dis que je ne me retirerai pas si le Bon Dieu me donne la force. *Jaojoby juniors*, ce sont mes enfants. Dans ce groupe, il y a cinq de mes enfants : le chanteur, les deux filles qui chantent et qui dansent, le bassiste et la soliste mon dernier de quinze ans. Ils sont aidés par leurs camarades à la batterie, au clavier et à la guitare aussi. Moi, je leur apprend la musique. Au départ, j'avais le temps de leur apprendre à gratter la guitare. Plus tard, ils ont évolué eux-mêmes. Ça les amuse de jouer de la musique, de gagner de l'argent, de séduire les filles pour les garçons, les garçons pour les filles. Ils ont déjà été à la Réunion lors du *Kabar Réunion*. Ils font des tournées dans

l'île et ils font des cabarets. Je leur apprends ça ; ça c'est joli et pouvoir jouer de la musique, pour moi, c'est un don. Bien sûr, on fait l'acquisition mais c'est aussi un don. Et quand je ne serai plus là, ils seront toujours là. Mais là on est ensemble. Quand je fais des concerts, je demande à mes deux filles qui sont les chanteuses de *Jaojoby juniors*, de danser. Mais eux aussi, ils demandent de temps en temps des services à mon groupe, le groupe du senior. Mais le plus souvent, c'est le groupe du papa qui demande des services aux juniors.

E. Rajaonarison : *Et d'après toi, ils participent à leur manière à ce combat pour le salegy ?*

Jaojoby : Je ne sais pas s'ils ont déjà cette philosophie, s'ils ont déjà ce sens du devoir. Mais pour le moment, ils s'amusent. Ils sont jeunes, ils ont vingt ans, quinze ans.

E. Rajaonarison : *Une question qui peut paraître simpliste peut-être, une question je dirai bêtement journalistique. Pourquoi ils n'ont pas fait du rap d'après toi. S'ils avaient fait du rap, qu'est-ce que tu aurais dit ?*

Jaojoby : Tu sais comme dans la B.D., je dirais qu'ils sont tombés dans le *salegy* dès l'enfance. Et puis, il y a par exemple mon fils Jackson qui joue à la basse, il aime le *rock*, il est fou de *rock* comme les jeunes de son âge. Mais, je leur ai dit aussi, écoutez les gars, le *salegy* c'est joli, c'est beau ; le *salegy* peut vous faire gagner votre vie. Il y a l'intérêt et il y a la culture, il y a la joie. Enfin, faire de la musique procure de la joie.

E. Rajaonarison : *S'ils avaient fait autre chose, du rock ou des variétés, qu'est-ce que tu aurais dit ?*

Jaojoby : Écoute, je leur ai toujours conseillé le *salegy*. D'ailleurs, je conseille toujours ceci à mes collègues malgaches : " si vous voulez percer, il faut faire *gasy-gasy*, malgacho-malgache, parce que c'est ce que le reste du monde aime, c'est ça qu'il attend des artistes malgaches ".

B. Terramorsi : *Donc, tu penses maintenant que le salegy, peut être vraiment l'ambassadeur culturel de Madagascar ?*

Jaojoby : Oui certainement, si on parle de musique de Madagascar aujourd'hui, eh bien, c'est soit pour parler du *salegy*, soit de son parent, c'est-à-dire ce chant traditionnel à mesure " six-huit " qu'on trouve à la campagne, accompagné de tambour, *marovany*, *valiha*, ou peut-être d'un simple accordéon ou de battements des mains.

E. Rajaonarison : *Est-ce que tu as déjà rejoué avec ton groupe à Amboahangibe ? Qu'est-ce que ça a donné ?*

Jaojoby : Oui, l'année dernière.

E. Rajaonarison : *Dans ton village natal ?*

Jaojoby : Oui, l'an dernier le 2 novembre 1998, j'ai fait un concert gratuit dans notre cour. C'était un vœu. Quand je suis allé en 95 rendre visite aux morts au cimetière, j'ai fait un vœu en demandant à mes ancêtres : aidez-moi, si j'ai un orchestre complet, moi je ferai un concert gratuit chez nous. Et douze mois ne se sont pas écoulés, j'ai eu ma sono, les enceintes... C'est seulement à la fin novembre 98 que je suis allé accomplir le vœu. Donc, j'ai fait un concert gratuit dans mon village natal, et bien sûr, ils ont aimé ça.

E. Rajaonarison : *C'était un bal ?*

Jaojoby : Non, on n'a fait que le concert puisque le calendrier était très chargé à la fin de l'année dernière.

E. Rajaonarison : *Comment les gens ont réagi, ils ont aimé ?*

Jaojoby : Bien sûr.

E. Rajaonarison : *Il y avait des vieux ? Qu'est-ce qu'ils ont dit par rapport aux textes ?*

Jaojoby : C'est que ma venue là-bas avec mon ensemble a été précédée par les cassettes, la radio. Et bien sûr, moi je viens de là-bas, ils sont fiers de moi, ils m'aiment, ils sont habitués. Les autres groupes vont là-bas aussi : Sambava, Andapa, Ambanja, et même dans les pays Tsimihety, Befandriana, Bealalana ; quand la pluie n'est plus là ils peuvent faire un bal tous les soirs. Et c'est pour ça que ça marche fort pour Tianjama.

E. Rajaonarison : *Le jromena ?*

Jaojoby : Ah oui, le *jromena*. Il y a ça dans mon village chaque week-end pour ne pas dire tous les jours de la semaine. Donc, ils ont l'habitude de voir les autres groupes et avec moi, ce jour là, c'était une rencontre.

E. Rajaonarison : *Je voulais te demander ce que tu pensais de ces groupes qui sont encore là-bas et qui restent dans cette région ?*

Jaojoby : Il y en a beaucoup qui rêvent de venir ici dans la capitale. Il y en a beaucoup qui rêvent d'aller en Europe.

E. Rajaonarison : *Et qu'est-ce que tu leur conseilles ?*

Jaojoby : Eh bien, je leur ai toujours conseillé " faites la musique malagasy, faites-la bien, ça sera votre passeport, votre billet d'avion ". Je rappelle à mes cadets : " écoutez, si je suis là aujourd'hui, c'est que j'ai 29 ans de scène, la première fois c'était en 70 ". Donc, j'ai quand même travaillé...

E. Rajaonarison : *Et après 29 ans de scène, tu as maintenant un impresario, tu as un manager ? Comment tu organises ta vie professionnelle ?*

Jaojoby : Eh bien, jusqu'à l'année dernière, c'était moi-même qui manageait mon groupe. Depuis cette année 99, j'ai demandé le service d'un ami Rolly pour faire le management.

E. Rajaonarison : *Rolly Mercia ?*

Jaojoby : Rolly Andrianjohary de *Tazako*. C'est lui qui m'aide maintenant pour le management à Madagascar. Sinon en France, j'ai le tourneur. Ça s'appelle *Mad-minute music*. Ils ont leur bureau à Saint-Ouen près de Paris. C'est cette agence qui nous trouve des contrats partout en Europe, des festivals. On a déjà fait une incursion au Québec et c'est eux qui nous trouvent ça.

E. Rajaonarison : *Et pour les disques, comment ça marche ? Es-tu en contact direct avec les maisons de disques ?*

Jaojoby : Oui. Parfois, ils m'envoient du courrier. Maintenant, c'est *Label Blue Indigo* de la maison de la culture d'Amiens qui nous édite : moi, Régis Gizavo, Vaovy, D'Gary et d'autres artistes.

E. Rajaonarison : *Et comment ça se passe ici avec Mars ?*

Jaojoby : Pour Madagascar, je suis avec *Mars*. Ma maison de disques me donne du champ libre. C'est *Mars* qui fait la duplication et qui distribue les cassettes. Sinon à l'extérieur, c'est *Label Blue Indigo*, et je crois que ça marche bien. Un jour, notre directeur artistique Christian Moussé, a dit :

“ Eusèbe, tu es le plus grand vendeur du Label ”. Je ne sais pas s’il m’a flatté. Ca c’est avec l’album “ *E tiako* ”, enregistré dans leur studio à Amiens.

B. Terramorsi : *Et tu prépares un nouvel album ?*

Jaojoby : Il n’y a que trois titres. C’est encore du brouillon si j’ose dire. Il faut que je prenne un congé pour un ou deux mois. Je pense aller me retirer un peu dans mon village natal pour avoir une nouvelle inspiration. Je ne sais pas si ça donnera de bons fruits.

B. Terramorsi : *Pour écrire, il faut que tu rentres dans ton village natal ?*

Jaojoby : Justement, jusqu’ici, j’ai toujours travaillé où je me trouvais, à Diégo, à Tana. Mais là, j’ai l’intention de fuir.

E. Rajoanarison : *De te ressourcer là-bas ? J’ai l’impression que Bemarivo te manque !*

Jaojoby : C’est surtout le cadre : la verdure, la forêt, le silence.

B. Terramorsi : *Quelle est d’après toi la différence entre le salegy et le séga qu’on écoute beaucoup à la Réunion et à Maurice ?*

Jaojoby : Le *séga* et le *maloya* aussi sont deux rythmes à mesure “ six-huit ” comme le *salegy*. Je pense que le *maloya*, et même le *séga* sont les enfants du *salegy* dans la mesure où les Créoles de la Réunion ou de Maurice ou des Seychelles ont comme aïeux des Malgaches. Excusez le chauvinisme du Malgache que je suis, mais les bons ségatiers de l’île Maurice, ils sont malgaches à l’origine.

B. Terramorsi : *Et tu te sens proche de gens comme Granmoun Lélé, par exemple ?*

Jaojoby : Oui, Granmoun Lélé a des ancêtres malgaches et malbars aussi. Il est mon ami, je le connais. Si ce n’est pas Granmoun Lélé qui a un ancêtre *Antandroy*, c’est sa femme qui est *Vezo* ou c’est l’inverse. Et d’ailleurs sur le plan historique, au XVII^e siècle, quand la compagnie de l’Orient dont notre ami Etienne de Flacourt était le directeur à l’époque, a emmené des Malgaches dans les îles voisines de Madagascar... Enfin, je voulais dire par là que le *séga* et même le *maloya* viennent du *salegy*.

B. Terramorsi : *La Réunion est presque exclusivement tournée vers le séga ; depuis une quinzaine d'années, le maloya sort de la semi-clandestinité de l'ère coloniale et post-coloniale. Les radios réunionnaises diffusent très peu de salegy, et les concerts réunissent le plus souvent des groupes locaux. La seule musique du " dehors " soutenue par les médias, c'est le zouk — le " zouk love " surtout — et aussi la musique latino-américaine (arrangée pour l'exportation). Comment expliques-tu cela ?*

Jaojoby : Disons que nous les îliens de l'Océan Indien, on n'avait pas l'entremise qu'avaient par exemple les gens de la " Métropole ". Et d'ailleurs, ce sont les gens de Paris ou de France qui organisent encore des festivals ici dans l'océan indien, qui envoient par exemple le groupe *Jaojoby* à la Réunion. Je suis allé à la Réunion en 95 lors du *Kabar Réunion*, et j'y suis retourné en 98. Bien sûr on ne fait pas l'apartheid, mais il se trouve quand même que ce sont les gens venus d'Europe qui organisent des rencontres entre les artistes de l'Océan Indien...

B. Terramorsi : *Les îles sœurs ?*

Jaojoby : Oui, et anciennement colonisées. Peut-être, il faut mentionner ça. Entre nous — peuples de l'Océan Indien —, peut-être sur cette question de savoir faire, de richesse, de moyen aussi, il n'y a pas tellement eu d'échanges. Peut-être qu'on était fermé sur soi-même, je ne sais pas.

B. Terramorsi : *Parce que les vieux Réunionnais disent que jadis, dans les " bals la poussière ", on jouait aussi du salegy. De la même manière qu'à Madagascar, dans le Nord surtout, on entend aussi du séga à la radio et dans les boîtes de nuit, à côté de la musique malgache. Depuis quelques années, on n'entend plus guère de salegy à la Réunion. La musique malgache est oubliée mais jadis, on écoutait et on dansait le salegy.*

Jaojoby : Eh bien, ça me fait plaisir de l'entendre. Cela confirme un peu ce que j'avais tout à l'heure. C'est aussi une question de politique puisque nos gouvernants, nos dirigeants dans les années 70 révisaient les accords de coopération avec la France. Et bien sûr, la France a toujours été notre premier partenaire parmi les pays étrangers. Mais il y avait quand même une froideur au niveau des échanges culturelles parce qu'on avait un régime socialiste. Disons que l'ancienne puissance coloniale a fermé quelques vannes. Il a suffi qu'à la fin 80-début 90, il y ait la libéralisation politique et économique dans notre pays pour que des groupes comme nous aient eu l'avantage d'aller dans les festivals européens. Et ce sont des Français qui ont organisé tout cela... Je crois que la politique influe aussi sur la culture.

B. Terramorsi : *Merci beaucoup Jaoby pour cet entretien passionnant qui, je l'espère, apportera sa contribution à la “révolution salegy”.*

SAMOËLA : LE POËTE DE LA BROUSSE URBAINE

B. Terramorsi : *D'abord, merci d'avoir accepté cette interview, avec toutes les interviews rituelles que tu as en cette fin d'année, c'est très gentil. Je vais te poser des questions qui te sembleront un peu brutes. Ce sont des questions de vazaha, même si, je connais un petit peu Madagascar. On te présente souvent dans les médias comme " le poète de la brousse urbaine ". Je vais peut-être commencer par là. Qu'est-ce que tu penses de cette formule ?*

Samoëla : Oui, ça me va le titre de poète de la brousse urbaine. Je fais de la musique malgache et je penche plutôt vers le côté urbain de la musique. Je ne fais pas vraiment de choses traditionnelles.

B. Terramorsi : *Comme le salegy ?*

Samoëla : Oui, mais je mélange un tout petit peu.

B. Terramorsi : *Et pourquoi " brousse urbaine " ?*

Samoëla : C'est mon mode d'écriture peut-être puisque je suis un chanteur à texte. Je fais beaucoup de poésie et peut-être c'est pour ça.

B. Terramorsi : *Qu'est-ce que c'est d'être urbain dans tes textes, dans tes chansons. C'est parler de la vie quotidienne ?*

Samoëla : C'est surtout les thèmes. Je traite des thèmes que les chanteurs d'avant n'avaient pas encore pris en compte.

B. Terramorsi : *Tu peux donner des exemples, s'il te plaît ?*

Samoëla : Par exemple, le " Tandimerina ". C'est une chanson qui parle un tout petit peu d'amour. Cela raconte des choses " sexy " dont les Malgaches ne parlent pas franchement.

B. Terramorsi : *Et cela amène une autre question. Souvent quand je parle de toi à des Malgaches, soit on me répond : " j'aime beaucoup "; soit : " il est trop grossier "... Est-ce que tu peux expliquer ce problème des gros mots — comme on dit — dans la*

chanson malgache ? Apparemment, ce n'est pas tradition. Il n'y a pas d'équivalent de Renand ou de Brassens à Madagascar.

Samoëla : Je ne pense pas être le premier. Il y en avait avant, mais peut-être ça n'a pas marché. La société les a rejetés. Peut-être, c'est l'époque aussi. Mais maintenant, les jeunes écoutent beaucoup par exemple, des chanteurs américains comme *Boys two men* qui chantent " I'll make love to you ". Ca signifie un besoin, mais nous on n'a pas encore exploité ça puisque notre société ne l'accepte pas encore. Et moi, je pense qu'il vaut mieux commencer plutôt que de ne rien faire.

B. Terramorsi : *Tu penses que certaines de tes chansons sont subversives ? Est-ce que tu as ça en tête au départ : écrire une chanson qui dérange, qui est anticonformiste ?*

Samoëla : Anticonformiste, oui c'est vrai. Mais surtout j'aime choquer un tout petit peu. Je fais des chansons, ce n'est pas tout à fait pour éduquer ou donner des leçons à quelqu'un, mais ce sont des chansons à réflexion en quelque sorte.

B. Terramorsi : *Pour interpeller les gens ?*

Samoëla : Oui, c'est pour interpeller les gens. C'est à eux de réfléchir après.

B. Terramorsi : *Tu es étonné par le succès de tes chansons ? Tu es écouté sur tout le territoire malgache et le public connaît souvent tes textes par cœur.*

Samoëla : Euh..., je m'attendais à ça à Antananarivo.

B. Terramorsi : *Mais tu es autant admiré sur les hauts plateaux que sur la côte ?*

Samoëla : Sur la côte, je ne m'attendais pas à ça. Mais je sais maintenant que ce sont les côtiers qui écoutent le plus Samoëla.

B. Terramorsi : *Habituellement, les chanteurs d'Antananarivo ne sont guère écoutés sur la côte. Or maintenant, à Diego, à Majunga, et dans bien d'autres endroits, on passe tes albums en boucle dans les bars, dans les fêtes...*

Samoëla : Oui. On a fait un concert à Antalaha l'année dernière, on avait 5000 personnes et pourtant, aucun artiste de Antananarivo n'avait fait ça jusque là. Le dernier, c'était Railovy et on ne s'y attendait pas. Peut-être, les gens de la côte ont plus l'habitude de parler directement. Ils sont francs. Par contre ici, à Antananarivo, on a une culture un peu hypocrite.

B. Terramorsi : *Culturellement, tu viens d'où ? Tu fais partie de quelle génération ? Tu te situes comment sur le plan musical ?*

Samoëla : Moi, je suis né en 1970, j'ai écouté plusieurs sortes de musique. Je dis même que ma musique est le mélange de divers genres musicaux. C'est que j'ai écouté beaucoup, par exemple, du rock des années 70, du jazz. J'ai écouté beaucoup aussi Bob Dylan, Sareraka de Madagascar et Kzy sy Mâ aussi.

B. Terramorsi : *Et dans tes références, tu n'as pas cité les chanteurs à texte français. As-tu écouté Brassens, Renaud, Brel ?*

Samoëla : Oui, j'écoutais plutôt Renaud, et surtout Francis Cabrel.

B. Terramorsi : *Et par rapport à la génération actuelle des jeunes malgaches, comment tu te situes ? Tu te penses représentatif d'un courant de pensée ou d'une manière d'être dans la vie ?*

Samoëla : Oui. Je dirais que je représente un tout petit peu les jeunes de la ville. Puisque j'ai dit que je fais des trucs malgaches mais urbains et surtout dans mes textes, où je parle aussi des problèmes des jeunes. C'est pourquoi les jeunes s'y retrouvent directement. Et sur le plan musical, je fais aussi des mélanges du traditionnel et du moderne, comme c'est souvent le cas dans les grandes villes du monde.

B. Terramorsi : *Tu as changé ta rythmique. Je t'ai écouté trois, quatre fois en concert, en deux ans il me semble que tu as changé le rythme de certaines chansons. On danse maintenant sur certaines chansons, c'était plus difficile avant.*

Samoëla : Quand j'ai fait des tournées sur la côte, j'ai vu qu'il n'y a pas vraiment de salles de spectacle mais on fait des concerts en plein air. Et j'aimerais faire des chansons à texte mais différentes de ce que les chanteurs d'avant ont fait, j'aimerais travailler aussi le côté arrangement, le côté rythmique. On a essayé ça avec "S.O.S. Fanambadiana" et ça a bien marché, surtout à Diégo et à Tuléar. Alors, on voudrait continuer à faire des chansons à texte *et* à rythmes. Cela ne nous empêche pas de continuer le rythme qu'on a fait avant mais il faut mélanger. Et maintenant, on a un répertoire varié.

B. Terramorsi : *Ce qui me frappe, c'est que pour moi, tu étais un chanteur à texte que l'on écoutait pour goûter l'ironie, les allusions, les critiques contenues dans tes*

textes... Et tout à coup, il y a eu une évolution rythmique. Les gens dansent durant tes concerts et tes textes n'ont rien perdu de leur valeur.

Samoëla : Oui, c'est ce que je voudrais faire à tout prix et c'est pour ça que je travaille avec des musiciens et des gens, je ne dis pas professionnels, mais des gens qui ont un esprit créatif. Ils ont déjà joué dans différents groupes et ils ont déjà des expériences. Par exemple, si j'écris une chanson et je leur dis simplement que cette chanson, j'aimerais qu'elle soit de telle ou telle couleur, c'est à eux de travailler sur la couleur.

B. Terramorsi : *L'accord musical, le contexte ?*

Samoëla : Oui, l'accord musical.

B. Terramorsi : *Tu écris seulement le texte ?*

Samoëla : J'écris le texte, mais je crée aussi la mélodie, la couleur et l'arrangement, puisque je travaille avec les arrangeurs.

E. Rajaonarison : *J'aimerais souligner cette mutation de Samoëla pour préciser certains points, tu l'as déjà dit dans les journaux, mais j'aimerais que tu le répètes pour notre ami. Quelle est ta position, quelle est ta vision des choses par rapport à la musique traditionnelle ? Au départ, on croyait que tu faisais de la musique traditionnelle pour la promotion de cette musique, et puis après tu as évolué tout en restant dans le traditionnel ou en quittant le traditionnel. Quelle est ta position par rapport à cette évolution ?*

Samoëla : C'est que la musique traditionnelle pour moi, c'est d'abord une base, comme le jazz, comme le classique. J'ai écouté ça et j'ai beaucoup appris. Mais ce que j'aimerais faire, ce n'est pas vraiment de la musique traditionnelle, je ne voudrais pas faire une musique que l'on écoute juste dans les musées lorsqu'il y a des expositions sur Madagascar. Je souhaiterais créer une musique qu'on écoute à la radio, qu'on passe dans les bars et les boîtes de nuit : une musique qui vit. J'ai beaucoup utilisé les instruments traditionnels, mais maintenant, je préfère faire une musique malgache urbaine, et moderne aussi en même temps. Par contre si on ne garde que le côté traditionnel, je pense que ça ne se commercialisera pas. Maintenant quand j'utilise beaucoup d'instruments traditionnels, je les mélange avec des instruments modernes. Ainsi, les gens commencent à connaître aussi la musique traditionnelle à partir de ce que je fais ; je préfère garder cette position.

B. Terramorsi : *Donc, si je résume en quelques mots : urbanité, musique traditionnelle et arrangement moderne. C'est un mixte tout ça ?*

Samoëla : Oui, mais n'oublie pas aussi le côté *texte* dans la chanson malgache.

B. Terramorsi : *Et qu'est-ce que ça veut dire, d'après toi, être un chanteur populaire à Madagascar ? Parce qu'en France par exemple, on a perdu la chanson populaire ; il n'y a plus que des chansons aux textes peu élaborés et dont la mode est passagère, on appelle cela la chanson de variété ; mis à part le rap, les chansons à la mode n'évoquent pas la réalité sociale*

Samoëla : Être un chanteur populaire, c'est être une référence. Pour moi, ce n'est pas vraiment être une star, c'est surtout être une référence pour les autres. A l'exemple de Mahaleo à l'époque, et même jusqu'à maintenant : c'est un groupe populaire. Partout, tout le monde chante leurs chansons. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, on en parle beaucoup, et je pense que c'est ça un chanteur populaire.

B. Terramorsi : *Une des chansons de ton premier album a eu un grand succès qui a participé à ta célébrité, c'est "Sexy girl". Tu peux en expliquer le contenu, la réalité que tu décris, surtout pour un public étranger ?*

Samoëla : "Sexy girl", c'est que... Quand j'ai suivi mes études de Tourisme à l'université...

B. Terramorsi : *A Ankatso ?*

Samoëla : Non, à l'I.N.S.C.A.M. J'ai fait cette chanson par rapport au problème du tourisme sexuel. J'ai vu qu'il y a beaucoup d'étrangers qui arrivent à Madagascar...

B. Terramorsi : *Pour rencontrer "Sexy girl" ?*

Samoëla : Oui, spécialement pour ça, et c'est pour ça que j'ai écrit cette chanson. J'ai vu des jeunes filles de la ville qui ne s'intéressent qu'aux *vazaha*. C'est devenu un phénomène social. J'ai écrit ça surtout par rapport à ce contexte.

B. Terramorsi : *Es-tu étonné du succès de cette chanson qui a fait vraiment le tour de Madagascar ? En fait, tu décris une situation qui peut être blessante pour les personnes mêmes dont tu parles, qui t'écoutent et qui ont fait le succès de la chanson.*

C'est je crois le même phénomène avec la chanson très populaire de Mamy Gotso "Jaloky"...

Samoëla : Ce type de chanson marche fort puisque c'est un problème qui se pose maintenant partout à Madagascar. Je pense que c'est pour cette raison...

E. Rajaonarison : *Par rapport aux chansons qui marchent, aux chansons qui ne marchent pas, nous touchons à la question de ce qu'on appelle la chanson commerciale, et là aussi, je crois que tu as ta manière de voir les choses. Quand on dit par exemple, que tu fais du commercial, qu'en penses-tu ?*

Samoëla : Oui, c'est bien difficile de gérer ça aussi en même temps.

B. Terramorsi : *Avec le succès surtout.*

Samoëla : Oui, oui, avec le succès. Moi, ce que je pense c'est qu'il faut gérer carrément le côté commercial avec l'authenticité et la personnalité du chanteur. Ce que je sais c'est que, dans la commercialisation, il y a deux choses qu'on doit faire. Soit on fait absolument des choses à la mode, soit on crée vraiment un besoin ; et moi, je m'oriente plutôt vers ça. On crée un besoin pour des consommateurs bien définis, on répond à leur besoin en créant une chose pour eux, et une chose qui on l'espère les surprendra.

B. Terramorsi : *Ton deuxième album est très différent du premier. Il est sorti en octobre 1999 ?*

Samoëla : Oui, c'est sorti en octobre. Et c'est tout à fait différent du premier. Et si j'en sors un troisième, ça sera encore différent du deuxième.

B. Terramorsi : *Et quel est le fil conducteur malgré tout ?*

Samoëla : Je voudrais seulement faire des choses nouvelles, et toujours en gardant le mélange des chansons à texte, des chansons urbaines et des chansons traditionnelles. Par exemple, dans le premier album, j'ai fait plutôt des chansons à texte, plutôt du folk et du rock. Dans le deuxième, j'ai fait plutôt des choses urbaines comme du hip-hop, du *tsapiky*. Et pour le troisième, je ne sais pas, je cherche toujours.

B. Terramorsi : *Et parallèlement à tes chansons, ta position politique par rapport à ce qui se passe actuellement à Madagascar ? Tu es un poète engagé, cela est perceptible dans tes chansons, mais quelle est ta vision de Madagascar au moment où le pays*

s'ouvre, où les pillleurs étrangers sont légions ? Qu'est-ce que tu en penses et surtout comment peux-tu réagir en tant qu'artiste et intellectuel malgache ?

Samoëla : J'écris... Et d'abord, il y a une chanson qui s'intitule " *Seraseran-dresadresaka* ", qui parle de la mentalité des politiciens à Madagascar. Mais je pense qu'il y a plutôt une nouvelle génération de politiciens maintenant et que ça va mieux par rapport aux cinq ans passés ou dix ans passés. Ils ont toujours ce côté politicien comme leurs pères et leurs aînés, mais ils sont quand même dynamiques et ils font des choses aussi. Ce qui m'a marqué, c'est que les opérateurs économiques font de la politique maintenant, et je pense que c'est une bonne chose.

B. Terramorsi : *Et qu'est-ce qui te gêne le plus dans ton pays, quand tu sors dans la rue ?*

Samoëla : L'embouteillage d'abord [rire...]

B. Terramorsi : *A part l'embouteillage ? Qu'est-ce qui te prend la tête quand... ?*

Samoëla : C'est la saleté de la ville et surtout aussi la pauvreté. Surtout à Antananarivo.

E. Rajaonarison : *On a parlé tout à l'heure de ta vision de la politique ; il serait intéressant que tu nous parles de ta relation avec la religion chrétienne, parce que certaines de tes chansons ont écorché la manière chrétienne de voir les choses, la société ? Quelle est ta relation avec le temple, l'église, les gens d'église ?*

Samoëla : Je viens d'une famille chrétienne. Mon père est chef de chorale depuis les années 70 jusqu'à maintenant. Je faisais de la chorale auparavant, et je chante encore avec eux parfois. Mais c'est que moi, je fais de la chanson comme je fais du théâtre ; et je faisais du théâtre aussi avant. Ce que je voudrais dire c'est que, par exemple, on joue un rôle, et on joue juste un rôle ; ça ne veut pas dire qu'on fait une chanson autobiographique. Comme je suis Malgache, je chante des textes qui ne sont pas chrétiens du tout et je critique même les religieux et surtout les dirigeants, car il y a vraiment un problème à Madagascar avec l'arrivée des sectes. Peut-être c'est à cause de la pauvreté. Les gens cherchent un pilier ; mais les membres de ces sectes qui arrivent ici, ce n'est pas vraiment pour la religion mais c'est dans un but commercial. Et je n'aime pas ça... : c'est pourquoi j'ai écrit beaucoup de chansons sur les sectes.

E. Rajaonarison : *Tu disais tout à l'heure que la veille de Noël, tu as chanté avec la chorale, c'est bien qu'on le dise.*

Samoëla : C'est que moi, je suis chrétien et ma famille aussi. Je chante avec la chorale quand je veux.

E. Rajaonarison : *Ils chantent ta chanson dans la chorale, une de tes chansons qui est dans la cassette ?...*

Samoëla : Non, ce n'est pas encore dans la cassette " *Penti-dalitra* ". Cela n'a jamais été dans l'album.

E. Rajaonarison : *Mais c'est déjà connu.*

Samoëla : Oui, c'est déjà connu. Je trouve ça normal puisque notre pasteur est quelqu'un d'intelligent. Il réfléchit bien. Et moi, je fais peut-être deux ou trois fois par an des choses pour l'église. Par exemple, je fais des concerts à l'église et parfois c'est moi-même qui chante avec la chorale.

E. Rajaonarison : *Pour revenir à la politique... Cette fois-ci, ce n'est pas sur ta position, ta manière de voir mais sur les pratiques à Madagascar pendant les propagandes électorales. Sur l'usage à Madagascar de faire appel aux artistes pour amener la foule pendant les campagnes électorales. Est-ce que tu as une position par rapport à ça, et d'abord, est-ce que tu participes à des propagandes ? Si oui, dans quel état d'esprit, quelle est ta manière de voir les choses ; parce qu'il y a par exemple — je cite son nom car c'était sur les affiches —, Njakatiana, qui est une vedette nationale, et qui a mis sa photo à côté d'Alain Ramaroson, un des candidats à la mairie d'Antananarivo. Après, il a fait une déclaration comme quoi, il avait agi en tant qu'artiste. Mais c'est difficile à avaler...*

Samoëla : Pour moi, les politiciens comme tous les organisateurs de spectacles, sont des clients. Et pour les propagandes, j'ai fait beaucoup de concerts. Il y avait 19 candidats à Antananarivo pour la dernière élection communale, et j'ai fait 16 concerts pour 16 candidats.

B. Terramorsi : *De manière professionnelle et sans engagement ?*

Samoëla : Oui. Je pense aussi que les propagandes sont une occasion pour les gens des bas quartiers de me voir. Par exemple, je n'ai jamais fait de concert à Anosipatrana, mais pour la propagande je l'ai fait. Je suis revenu à Anosipatrana quatre fois avec quatre candidats différents, et je regarde le côté positif...

B. Terramorsi : *Cela veut dire aussi qu'il n'y a pas de mouvement politique qui accroche vraiment ta génération ; toi et ta génération, vous ne vous sentez pas représentés par un homme politique ou par un mouvement politique ?*

Samoëla : Oui c'est ça. Je n'accepte pas non plus de faire une exclusivité pour des candidats. Ce que Njakatiana a fait avec ses photos, je pense que je ne le ferai pas. Je suis un chanteur et je chante pour tous.

E. Rajaonarison : *Je voudrais revenir à la manière dont Samoëla fait la fusion de toutes ces musiques, de toutes ces tendances. Je sais que tu écoutes beaucoup de musique africaine par exemple, ce qui est rare à Madagascar, et en même temps tu écoutes beaucoup de jazz, comment se fait alors la fusion ? Je voudrais un peu que tu analyses ça maintenant, parce que je suis sûr que ça va encore évoluer et c'est mieux de faire le point maintenant.*

Samoëla : Moi, je ne choisis pas des rythmes. J'insiste surtout sur l'exécution. C'est à partir de là que je dis qu'un groupe est bien ou n'est pas bien, c'est l'exécution de ce qu'il pense. J'ai écouté beaucoup de musique africaine du genre Angélique Injo, Youssoundour, Papa Wemba, surtout des Kazaniny aussi. J'aime bien la manière dont ils exécutent la musique, surtout la couleur. Par exemple, chez Youssoundour, on ne connaît pas les textes ni en France ni aux États-Unis, et pourtant ça marche et c'est ce que je voudrais faire aussi à Madagascar. Je voudrais être un chanteur à texte malgache *et* connu à l'étranger.

B. Terramorsi : *Dans les cabarets malgaches, ce n'est pas possible d'être un chanteur à texte...*

Samoëla : Il faut une musique qui soit malgache. Mais il faut aussi que les gens écoutent, qu'ils se retrouvent là-dedans.

B. Terramorsi : *Et d'ailleurs si on ne comprend pas ton texte, on accroche à ta musique.*

Samoëla : C'est ça. Et par exemple, on était à Abidjan, à Massà, ma musique a surpris les Africains puisque les Africains ont une culture musicale très rythmique. Tout le monde a des tambours. Quand on est monté sur scène, ils étaient surpris parce qu'on a fait beaucoup de mélodie. Je trouve qu'il faut exploiter ça. Et c'est pour ça que j'écoute beaucoup de jazz et beaucoup de classique. Mais à propos du rythme, je préfère écouter des musiques africaines et du hip-hop.

E. Rajaonarison : *Et justement comment fais-tu la fusion entre le jazz et le classique et surtout le rythme venant de la musique africaine. Tu combines ça ou bien... ?*

Samoëla : J'écoute beaucoup d'abord. Je ne crée pas comme ça. J'écoute beaucoup, et par exemple, un après-midi, je prends la guitare et c'est comme ça que je crée. Si par exemple Youssoundour interprète, je regarde comment il fait et je prends une mesure. Quand je trouve la mélodie, j'écris le texte et après je cherche le rythme. Je travaille un peu comme ça. Par exemple, pour les gens de Diégo, si je garde ça comme ça, ça n'accroche pas, il faut un rythme. Je le cherche à peu près 3 ou 4 jours. Ce que je veux faire aussi, c'est que les gens ne s'y attendent pas quoi.

B. Terramorsi : *Tu voudrais toujours déjouer leur attente...*

Samoëla : Oui, c'est bien ça.

E. Rajaonarison : *J'ai remarqué aussi que tu changes souvent l'arrangement de ta musique.*

Samoëla : Oui, surtout en " live ".

E. Rajaonarison : *En fonction de quoi, du public ou de ton inspiration personnelle ?*

Samoëla : Oui, par exemple concernant les textes, j'improvise beaucoup sur scène. Mais l'arrangement, je le prépare avec les musiciens pendant les répétitions. Si on fait un concert à Antananarivo, on fait les arrangements de Tuléar. Si on fait un concert à Tuléar, on le fait à la manière de Tamatave ; et notre but c'est de créer quelque chose de spectaculaire. On fait ça et ça a toujours marché.

E. Rajaonarison : *Est-ce que ce n'est pas gênant par rapport à la cassette qui à ce moment-là constitue un arrangement définitif ?*

Samoëla : Justement, la cassette est pour nous un album. On l'écoute à la maison, on l'écoute dans les taxi-brousses. C'est la base. Mais pour le spectacle, on voudrait carrément créer l'ambiance. Ca c'est des trucs qu'on fait aujourd'hui et qu'on oublie, c'est spontané, c'est improvisé. Il faut que ça chauffe et je fais ça comme ça.

E. Rajaonarison : *Tu peux dire que la cassette, l'album ainsi que le CD, c'est pour écouter à la maison, dans la voiture, tranquille ?*

Samoëla : Oui, le spectacle c'est pour danser, c'est pour créer l'ambiance. Je n'aime pas qu'on me classifie, qu'on dise que Samoëla c'est comme ça. Les gens vont voir Samoëla car ils veulent voir quelque chose de nouveau. Ils ne savent pas ce qui va se passer, ils s'attendent à une surprise.

E. Rajaonarison : *Tu as parlé tout à l'heure de ton inspiration ou de tes sources d'inspiration. On a cité des musiciens, des arrangeurs africains ou autres, mais est-ce que tu t'inspires aussi d'arrangeurs de Madagascar comme Tôty, Bessa, Charles Morimpote, Jaojoby... ?*

Samoëla : Oui, au niveau de la mélodie surtout. J'ai écouté beaucoup Tôty. Dans mon deuxième album, il y a une chanson que Tôty a arrangée.

E. Rajaonarison : *Laquelle ?*

Samoëla : C'est "*L'emballage*". C'est Tôty qui a fait l'arrangement, la programmation. J'écoute aussi Sylvestre Randafison, Rakotozafy. J'écoute tout ça pour trouver l'authenticité. Il y a des trucs que l'on ne trouve jamais si on n'écoute pas, c'est comme dans les chansons de Bessa, Charles Morimpote. C'est comme dans les *pop kayamb*, il y a une approche très particulière. On y trouve une mélodie qui est très facile et pourtant je peux passer des années à l'étudier. J'ai écouté ça pour avoir des lignes. Je cherche toujours le parallèle dans toutes les chansons que j'écoute. Pour les textes, j'écoute plutôt Jeneral, Tsalonina et Ramilison.

E. Rajaonarison : J'ai écouté avec plaisir "*Fitia taralila*", tu parlais tout à l'heure de couleur, et en l'écoutant, j'ai senti la couleur de l'album de Sweto-Swing-Quartet. Tu l'écoutais beaucoup au moment où tu as créé cette chanson ? Tu as mis exprès le violon de Donné dedans ? Excuse-moi si je me trompe.

Samoëla : Pour la couleur de "*Fitia taralila*", c'est d'abord une chanson hip-hop, carrément hip-hop, mais hip-hop à la malgache. On a fait le spectacle "Antananarivo-Cergy", j'ai écouté beaucoup de chansons hip-hop et je me trouve là-dedans, et c'est pourquoi j'ai écrit cette chanson.

E. Rajaonarison : *Étais-tu avec des chanteurs hip-hop aussi ?*

Samoëla : Oui. Et quand je fais une chanson hip-hop, je ne me contente pas de le faire comme ça. Il faut personnaliser, mettre en évidence l'authenticité et c'est pour ça que j'ai fait appel à Rakoto-Frah. J'ai écouté aussi le groupe sud-africain Soweto-Swing-Quartet. Ils jouent au violon des trucs modernes, ils ne font pas de hip-hop. Je pense que ce qui leur manque c'est de travailler ça avec des rythmiques kingroove. Et c'est pour cette raison que j'ai essayé d'appeler Donné, et ça a marché ! Ce que je voudrais faire c'est travailler cette ligne de violon qui va conserver la chanson.

B. Terramorsi : *Merci pour cet entretien Samoëla, et bonne chance pour la suite.*

ANNEXES

Quatre chansons de JAOJOBY Eusèbe

MBOLA VELONA

Paroles et musiques de Jaojoby

Miahina, sintona rivotro ô
Miahina, mbola velona ô ia
Miahina havako aby
Miahina arô zalahy aby e

Miriaria mivelono ambony tany
Misôma donia mifiky ny mamy
Mbola velon'ainy salama tsy marofy
maivantsandry
Misaotra Zanahary nanamia fofoko
Nitepo fon'olo nahasintona aniny avy aminao
e

E, tsy naratim-pahavalo
Mbola eto misanitry aminareo
Atsika jiaby ndôsiko volana eto
Mifalia ry havako aby

Soma soma soma e
Tia vakodrazana, tia salegy

Mangitikitiky aby ny faladia
Hatra tendrom-bolo nirintsana
Trotrobe, hifikifiky

E, kiakiaka aby zanakolo jiaby

Soma soma soma e
Somà raha hainao, Laurent e

Soma soma soma e
Soma soma soma e
Asiva tefatefaka, romborombo

Soma soma soma
Tolono aomby soman-dry zama

Tombotomboko soman'ny tovolahy

Na ta zanakaomby nitombo-bava

Hey, tsy ambalahana zahay minono ê

Minono ô
Soma soma soma e

Somà raha hainao, Mose e

TOUJOURS VIVANT

Respirez, aspirez l'air
Respirez, vous êtes toujours en vie
Respirez les amis
Respirez vous tous

Vivre de par le monde
Jouir de la vie c'est en extraire le suc
Vous êtes bien portants, et vous respirez la
santé
Merci Dieu de nous insuffler la vie
C'est Ta nourriture qui fait battre le cœur des
hommes

Eh ! on n'a subi aucune blessure
Eh ! Je vous parle, je suis toujours avec vous
Je suis porteur d'une parole pour nous tous
Amusez-vous bien mes amis

Chauffe chauffe chauffe eh !
Ceux qui aiment les chants traditionnels,
aiment le salegy
La plante des pieds vous démange
Jusqu'aux pointes des cheveux qui bougent
Le trépignement, le tournoiement des
chevelures
Eh ! Tout le monde crie

Chauffe chauffe chauffe eh !
Joue ce que tu sais, Laurent eh !

Chauffe chauffe chauffe eh !
Chauffe chauffe chauffe eh !
Tapez dans les mains, applaudissez

Chauffe chauffe chauffe
Dompter les zébus c'est l'amusement des
oncles
Remuer c'est l'affaire des jeunes hommes

Même si les veaux têtent

Hé ! Nous, ce n'est pas sous la taille que nous
suçons
Vous, vous sucez
Chauffe chauffe chauffe eh !

Joue ce que tu sais, Monsieur !

MEKY Paroles et musiques de Jaobjoby	PRESSE
Amia lalana e zaho ô	Laissez-moi prendre la route
Mbola lavitry aminay	C'est encore loin chez nous
Ny masoandro mirefarefa	Le soleil se couche
Ny andro efa harivariva	Le jour baisse
Tsy tia hoandry tsy ankilam-bady e	Je ne veux pas dormir sans être à côté de ma femme
Amia lalana e	Laissez-moi prendre la route
Meky e, amia lalana e	Je suis pressé, laissez-moi prendre la route
Hariva vadivao avy nifihezy	Le soir, les nouveaux mariés sont unis
Mpanintaka mitondra mody an-trano	Le marié la ramène à la maison
Dia amin-jeny tsy moramora	Ils n'y vont pas doucement doucement
Famindran-tsalegy ananaovana azy	Ils vont au rythme du salegy
Meky e	Pressé, pressé
Alina andro jaloko ndeha mitoha	La nuit, le concubin s'approche d'elle
Jerinazy nijotso am-baniana	Son esprit descend vers ses reins
Izy amin-jeny mavilan-tsinga	A ce moment-là, il force la cadence
Jerinazy tsisy amin'ny arabe	Il a la tête ailleurs
Meky e	Pressé, pressé

VAMBANAO

Paroles et musiques de Jaobjoby

Eritreritry fatao andavanandra
Lôsono ô tsy voagadra
Nitsaka riba nitety vohitry
Tody na ampitan-dranomasy
Ambatan'olo mifankahita
Samy mana-maso mizaha
Mikintana mason'ilay resy
Folaka mason'ny efa resy

Oia e, a valy e,
Vambanao iz'io iniany

Erotrerotro fatao an-davanandra
Ambony, fandriana tsy anaty gadra
Nitsaka riba nitety vohitry
Tody hatramin'ny henamaso
Am-batan'olo mifankahita e
Samy mana-maso mizaha
Maranitry mason'ny rafilahy
Folaka mason'ny efa resy

E e ia valy e, vambanao iz'io iniany
E e ia zoky e, vambanao z'io niany

O ia valy e
Eka vamba
Ny raha nasitriky e
Tsy ambaratelo
Raha nasitriky
Eka vamba e
Ny raha nasitriky e

PRISE LA MAIN DANS LE SAC

Une pensée quotidienne
Elle est partie, c'était impossible de l'enfermer
Elle a fait le mur, elle a pris la clé des champs
Elle est arrivée au but
C'est dans les bras de quelqu'un qu'il la revoit
Nous avons tous des yeux pour voir
Les yeux des envieux brillent
Les yeux des vaincus sont éteints

Holà e, ô beau-frère
Tu vas la prendre sur le fait aujourd'hui

Son ronflement quotidien
A l'étage, le lit n'est pas une cage
Elle a fait le mur, elle a pris la clé des champs
Elle est allée trop loin, elle n'a plus honte
C'est dans les bras de quelqu'un qu'il la revoit
Nous avons tous des yeux pour voir
Les yeux du rival sont perçants
Les yeux du vaincu sont éteints

Oh là là beau-frère, tu vas la prendre sur le fait
Oh là là mon aîné, tu vas la prendre sur le fait

Oh là là beau-frère
Ca y est, tu as mis la main
Sur la chose cachée
Le secret
La chose cachée
Ca y est, tu as mis la main
Sur la chose cachée

MALEMILEMY	C'EST MOU !
Air folklorique, paroles et arrangements de Jaojoby	
Karakaraha io ny fataony e <i>Arô malemitemy</i>	C'est à peu près comme ça qu'il fait C'est mou !
Ny raha ataon jibaby amy fombany é <i>Arô malemitemy</i>	La coutume guide tout ce qu'on fait C'est mou !
Fanafanantsika ny soma e <i>Arô malemitemy</i>	Réchauffons l'ambiance C'est mou !
Tihafa romborombo zalahaby <i>Arô malemitemy</i>	Tapons tous dans les mains, applaudissons tous C'est mou !
Tihafa romborombo drako aby e <i>Arô malemitemy</i>	Tapons toutes dans les mains, applaudissons toutes C'est mou !
Jomona totodia ny lanonana <i>Arô malemitemy</i>	On entend de loin les trépignements de la fête C'est mou !
Vanony raha atao ny vonony e <i>Arô malemitemy</i>	Les volontaires réussissent toujours C'est mou !
Manesy vadivao tsy manjoniny e <i>Arô malemitemy</i>	On n'est pas triste dans un cortège nuptial C'est mou !
Ny tianay aminazy misy hehiselatra e <i>Arô malemitemy</i>	Ce sont les éclats de rire qu'on aime C'est mou !
Mitreny mitrinesa ny jaolahy e <i>Arô malemitemy</i>	Il meugle, meugle le taureau C'est mou !
Mitroatra mitroara ny savaly e <i>Arô malemitemy</i>	Il trépigne, trépigne le zébu bondissant C'est mou !
Tsy lahin-kolokoloko lalahy e <i>Arô malemitemy</i>	L'homme n'est pas un dindon C'est mou !
Tsy hotry vatam-pontsy ny vaiavye <i>Arô malemitemy</i>	La femme n'est pas un tronc de bananier C'est mou !